

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Raphaël BERRA

Un sinistre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 287-289

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



Un sinistre

Dans un repli de la montagne, assiégé de sombres forêts en marche, il y avait le village, semblable aux autres villages, avec son église de pierre, son four communal, ses chalets de bois bruni, au toit de bardeaux niellés de lichens.

Il dominait une ferme isolée. C'était une maison aux murs blancs qu'un lierre dégradait jusque sous les petites fenêtres où flambaient des géraniums. Deux vieillards l'habitaient depuis toujours.

Le soir tombait lentement sur le village. Un gamin chassait une vache indolente que les touffes d'herbe, les jardins à l'étroit dans leur enceinte arrêtaient. Les femmes, les mains pendantes ou croisées sur le ventre, achevaient devant la porte, ouverte sur des profondeurs obscures, des causeries toujours nouvelles. Un homme apparut dans la lueur de sa lanterne et s'évanouit au prochain contour. Dans les étables, le bétail agitait ses cloches, des voix montaient, les paumes claquaient sur des flancs paresseux et le régent, accoudé sur la demi-porte disait :

— Combien de litres ce soir ?

Dans une heure, les feux s'étendraient, les bruits mourraient et les heures couleraient sur le sommeil d'été.

— Au feu !

— C'est là !

— Où ?

— En bas, chez les Blémur !

— Vous avez vu ?

— Venez !

Portes lancées. Galops dans le chemin pierreux. La corne d'alarme sonne. Le sacristain tire la cloche.

— En avant !

Et la pompe qui grince et qui saute. Et les hommes qui poussent, qui tirent et se cramponnent, avec un casque et une ceinture.

Tout le village courait, les enfants avec des seaux, les hommes avec des instruments et des tuyaux, les femmes avec des bébés roulés dans des châles.

Au-dessus de la ferme le vent chassait une épaisse fumée, rouge d'étincelles. Un brasier illuminait l'entrée.

— Et les vieux ?

— Ils remontent de la vigne et ne se doutent de rien.

On mangeait à pleine bouche la poussière soulevée par cette troupe en haleine.

— Ah ! je ne puis plus aller, soupira la grosse Marie, et elle s'appuya au talus.

— Moi non plus.

On sema les plus faibles. Les plus vaillants prirent de l'avance. Ils soufflaient, la gorge sèche, la langue nerveuse, les reins écrasés par les courroies de la pompe. Quelques-uns, malgré la nuit, coupèrent à travers prés et buissons.

— Sauvera-t-on les vaches ?

— A toi le bétail, je m'occupe des meubles.

Les plus solides râlaient. Au service, ils se seraient jetés à terre. Mais il y avait dans l'air cette odeur de brûlé, et au-dessous d'eux, cette fumée tourbillonnante. Chaque lacet de la route les rapprochait de l'incendie. Chaque coup d'œil entre les arbres redoublait leurs efforts.

Dans la nuit, plus noire à cause du ciel que les nuages envahissaient, on ne voyait qu'un jet de flammes chassées.

— On arrivera trop tard.

La pompe roula dans un fracas de ferraille, un mugissement de poitrines affolées.

La ferme disparut un moment. Ils arrivaient. La porte de la clôture résistait. Les mains tremblaient sur le loquet. D'un coup d'épaule, un impatient fit sauter les gonds d'osier.

— Ça y est ! en avant !

Les roues engagées dans les ornières tournaient mal, grinçaient. Deux hommes se pendirent aux rayons.

Le chemin escaladait maintenant un coteau rapide. Tous les bras poussèrent et Jean guida.

— Encore un coup !

La charrette lancée avec fureur bondit dans la cour, s'arrêta. Les premiers chargèrent, tête baissée. Ce qu'ils virent brisa leur élan : dans l'âtre où crépitait le genièvre bien vert, les deux vieillards fumaient paisiblement leurs jambons !

R. BERRA et Ph. BUSSIEN